



**Thierry Simonelli**

## **Terry Eagleton, *The meaning of Life***

**Oxford, New York : Oxford University Press, 2007.**

La question du sens de la vie, remarque Eagleton dans sa préface, est un sujet digne d'un fou ou d'un comique. En effet, Eagleton ne propose rien de moins que *LE* sens de *LA* vie, tout en préférant se situer du côté des comiques plutôt que celui des aliénés. Questions dans la salle ?

Que oui ! « Il n'y a pas de questions bêtes » nous assurent les gentils pédagogues. Admettons. Mais serait-ce avancer qu'il n'y en ait point de fausse ? Que l'on ne s'y méprenne, *cette* question est loin d'être fallacieuse. Pour rappel : l'une des œuvres philosophiques majeures du début du vingtième siècle asseyait un véritable tournant historique sur cette distinction. Wittgenstein, pour ne pas le nommer, s'avère par ailleurs le plus fidèle compagnon des pérégrinations philosophiques de Terry Eagleton. Assurément, les Aristote, Schopenhauer, Nietzsche, Sartre, Derrida, Sophocle, Shakespeare, Kafka, Beckett *et alii* ne manquent pas à l'appel. Mais la petite excursion que propose l'ouvrage se décline en dialogue avec les réflexions éthiques des derniers énoncés du *Tractatus logico-philosophicus*.

### **Question de questions**

Suite à l'annonce des intentions téméraires du traité, Eagleton soumet son lecteur à une vertigineuse danse logique autour de la question de la question. Une manière certes amusante d'entamer une réflexion sur le sens de la vie : la question du sens de la vie a-t-elle un sens ? Pour commencer, le professeur nous rappelle nos premiers cours de logique : le sens, à l'instar de la vérité, n'appartient pas aux choses mais aux énoncés. La vie n'aurait donc pas de sens, mais ce que l'on en dit, oui. En même temps – entrée de Wittgenstein – tout énoncé qui a la forme d'une question n'en est pas une question pour autant. Personne ne méprendrait un énoncé du type « quelle est le goût de la géométrie non-euclidienne ? » pour une question. Enfin, Eagleton observe qu'il y a bien des sens inhérents aux choses. Contrairement à l'arbre ou au ciel, la voiture ou le moulin à café ont un sens intégré ; platonisme industriel oblige.

Ainsi, de question en question, Eagleton multiplie les interrogations profondes en les mélangeant, non sans malice, à des ratiocinations de comptoir. Mais

après la énième remise en question des questions et réponses précédentes, un vertige s'installe parfois chez le lecteur : est-ce que ce traité sur le sens de la vie a un sens ?

Les choses se clarifient quand Eagleton abandonne ses amusettes logiques pour s'intéresser à la nature historique de la question. Dans la question « quel est le sens de la vie ? », tous les termes posent problème, à commencer par le premier. Car du point de vue historique le « quel » se substitue déjà au « qui », au créateur supposé qui aurait attribué un sens *a priori* à l'ensemble de sa création. D'où s'explique l'apparition massive de la question au dix-neuvième siècle : si Dieu est mort, tous les sens sont-ils permis à la vie ? Ou n'y reste-t-il plus aucun sens ? De ce fait, relève Eagleton, il apparaît qu'aucune question ne se pose pas dans le vide.

Il y a lieu de distinguer trois grandes périodes historiques de l'interrogation sur le sens de la vie.

Première période : le mythe et la religion. La question du sens de la vie y est prédéterminée par une narration englobante qui attribue un sens à l'ensemble du monde.

Deuxième période : la modernité. Les quêtes du sens de la vie s'exacerbent progressivement face à l'effritement des croyances, des conventions et des rôles sociaux traditionnels. La dimension symbolique de la religion, de la politique, de la culture et de la sexualité, fondamentales à la période pré-moderne, est transférée à l'individuel et au privé. Bien que ce déplacement soit gros d'une extraordinaire libération, il ne tarde pas à produire les pathologies bien connues. Le politique cesse de s'intéresser au façonnement d'une vie commune, solidaire, pour devenir une simple technique de gestion et de manipulation au service du pouvoir et du profit. La vie culturelle se voit substituée par une industrie essentiellement intéressée à la distraction la plus insignifiante des masses quand elles ne travaillent pas. La religion et ses réponses à la question du sens de la vie passent aux mains de gourous, de masseurs spirituels et de technologues du contentement bovin. Dès lors que la vie quotidienne manque de sens, il appartient à chacun d'y suppléer par sa propre dose d'astrologie, de tarot ou de spiritisme californien.

Troisième période : le post-modernisme. Le scepticisme et le désenchantement y sont poussés au point de rupture. Pour le post-modernisme, toute 'profondeur', toute essence, tout fondement apporte la preuve que dieu n'a pas été évacué, mais qu'il a juste changé de nom. Dans cette vision des choses, les grands concepts tels que l'humanité, la nature, l'histoire, la raison ou la culture ne sont plus que les lieux-tenants masqués des mythes anciens. Ce n'est que quand les derniers vestiges de concepts englobants et de narrations totalisantes ont été liquidés, que nous devrions enfin acquérir la véritable liberté. De cette entreprise naît un problème nouveau qui n'échappe pas à Eagleton : quand toutes les essences ont été dissoutes, que reste-t-il de ce 'moi' au nom duquel cette libération a été mise en œuvre ? Derrière les chantres de la « mort du

sujet », Eagleton suppose les défenseurs académiques d'un libéralisme pluraliste contradictoire. Car le libéralisme pluraliste poussé à son comble ronge les racines mêmes de la liberté dont il se sustente. La *République* de Platon nous salue au passage.

Eagleton en déduit que le sens de la vie ne peut pas être ce qu'il complait à chacun d'y mettre. D'une part, si la vie a un sens, celui-ci ne peut être rigoureusement individuel, au risque de menacer la vie-même. D'autre part, à défaut de grandes narrations mytho-religieuses, il n'est plus question de s'en remettre à un sens universel. Car si la vie peut avoir un sens, ce n'est que dans l'acte ou la pratique qui l'en investit. La bonne vie ne tient pas à un sens ou une signification, mais à une manière de vivre.

Implicitement, on aura compris que la question du sens de la vie représente une question légitime pour Eagleton et que la réponse est à chercher entre la Charybde mythologique et la Scylla du libéralisme pluraliste.

### **Le sens du sens**

Qu'en est-il alors du « sens » de la vie ? Traditionnellement, on distingue le 'sens structurel' du 'sens acte'. D'un côté, le sens du mot dépend de sa position dans une phrase et surgit de sa différence aux autres mots. De l'autre côté, le sens naît de l'acte, de l'intention subjective de signifier, du vouloir-dire. Eagleton passe alors au « second » Wittgenstein. La distinction traditionnelle est fautive du fait que le sens structurel ne surgit que comme sédimentation historique d'actes de parole et que les actes de parole, à leur tour, n'acquièrent un sens qu'en s'appuyant sur les prédéterminations structurelles. La même réflexion vaut pour le rapport entre le mot et la chose. Eagleton s'oppose donc au post-modernisme qui entend tuer ou créer la chose (et le sujet parlant) par le mot et souligne la nécessité d'un commerce réciproque. Rappel kantien, s'il en est : les concepts sans intuitions sont vides, les intuitions sans concepts aveugles.

*A contrario*, que signifie « la vie n'a pas de sens » ? Cela ne signifie justement pas qu'elle manque de signification, mais bien « de but, de substance, de dessein, de qualité, de valeur et de direction » (p.64) Le sens de la vie ne tient pas à sa signification, mais à son but, sa qualité, sa direction, etc. Réponse qui risque de laisser un étrange après-goût aux excursions sur le sens du sens qui alimentent la majeure partie des réflexions d'Eagleton. La machinerie argumentative ne serait-elle que poudre aux yeux ? Le traité en prendrait assurément un air burlesque. Eagleton se souvient d'ailleurs de l'humour involontaire de la préface du *Tractatus*, où Wittgenstein affirme avoir définitivement et irrévocablement résolu tous les problèmes philosophiques et avoir montré, par là-même, que les questions de la vie n'en ont même pas été effleurées.

## La bonne vie jazze

Sommes-nous donc libres de faire ce que nous voulons de notre vie ? Non pas. Sans surprise, la réponse d'Eagleton reprend la dialectique de l'histoire, de la vérité et du langage développée précédemment. De même qu'il n'est plus possible de croire au sens prédéterminé de la vie, de même il n'est pas loisible d'en inventer un qui serait rigoureusement autiste. Eagleton passe en revue les réponses historiques à la question : le bonheur, la richesse, le pouvoir, la mort, le *carpe diem* frénétique avec son trompe-la-mort, l'altruisme, l'amour (l'*agapè* grec et son cousin chrétien *caritas*), l'amitié (l'amour au sens de *philia*). En passant, Eagleton observe que ces 'biens' peuvent aisément être combinés les uns aux autres.

En guise de conclusion, il propose un mode d'emploi à cet effet : « Prenez comme image de la bonne vie un groupe de jazz. Un groupe de jazz qui improvise diffère manifestement d'un orchestre symphonique comme, dans une large mesure, chaque membre y est libre de s'exprimer comme il veut. Mais il le fait avec une sensibilité réceptive aux libres expressions d'autres musiciens. L'harmonie complexe qu'ils façonnent ne provient pas de l'interprétation d'une partition collective, mais de la libre expression musicale de chaque membre agissant comme base de la libre expression des autres. » (p.172, 173) L'harmonie sociale donc et l'amour sous forme d'*agapè* et de *philia*. Pourquoi pas...

Étrange absence néanmoins du troisième sens de l'amour : l'éros. Qu'en dirait un vrai jazzman ? « Mieux vaudrait apprendre à faire l'amour correctement que de s'abrutir sur un livre d'histoire. » (Boris Vian, *L'herbe rouge*)

---

Terry Eagleton est professeur de littérature anglaise à l'Université de Manchester. Il a publié, entre autres : *Marxism and Literary Criticism* (1992), *Literary Theory: An Introduction* (1983), *The Illusions of Postmodernism* (1996), *After Theory* (2004), *How to Read a Poem* (2006).